

Vous que Dieu mène, et qui pénétrez plus avant,
 Quand mon esprit s'arrête aux choses relatives,
 Vous m'ouvrez tout-à coup de larges perspectives,
 Et dans l'abstrait lointain où vous seul avez lu
 Comme un noyau de feu me montrez l'absolu !

Quand j'écris, je ne sais,—tant l'un sent comme l'autre,—
 Si la page tracée est mon œuvre ou la vôtre.
 De ces vers fraternels je vous rends la moitié,
 Et sur l'humble fronton j'inscris notre amitié.

Marchons unis toujours; la nuit tombe; nous sommes
 Des étrangers perdus dans la cité des hommes;
 Nous y parlons tout seuls une langue à nous deux,
 Et nous comprenons mal ce qu'ils disent entr'eux;
 Nous ne sommes pas faits aux chemins de traverse,
 Le but n'est pas le même où la route est diverse;
 Si des noirs carrefours nous tentons les hasards,
 Nous serons sûrement écrasés par les chars.
 Veillons ! plus d'un assaut se prépare dans l'ombre ;
 Le présent est mauvais et l'avenir plus sombre,
 Plein d'outrages, d'effroi, de labeurs desséchants....
 — Nous pourrions être heureux, si nous sommes méchants !
 Or, ô frère en douleurs, restons dans notre voie,
 Sans renier pourtant ni blasphémer la joie ;
 Il est même ici-bas des vestiges de Dieu,
 Et le monde meilleur parfois s'y montre un peu;
 Il est dans la tourmente, au bout de la mer triste,
 Un phare ardent et fixe allumé pour l'artiste ;
 Il verse des rayons pleins de sérénité...
 — Viens ! homme de désir, marchons vers la beauté !